

PETIT COURRIER DES DAMES



ANNONCES

DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.



LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LES ADIEUX.

Svanite l'illusioni, addio vita.....

IL est des mots charmans qui séduisent l'imagination, troublent le cœur, exaltent les désirs; de ces mots qui dévoilent la vie, font deviner les plaisirs et rêver le bonheur: on les apprend au sortir de l'enfance; on les étudie dans les

brillans momens de la jeunesse ; puis on ne les dit plus , et puis on les oublie... Mais il est un mot qui ne s'oublie jamais , un mot qui fut créé pour toutes les langues , pour tous les cœurs , pour toutes les larmes et pour tous les souvenirs , c'est celui d'*adieu*.

Oh ! que j'aime à me rappeler le premier adieu de cette jeune amie qui allait en pension ! Nous avions le même âge , les mêmes plaisirs , les mêmes jouets ; nous répandîmes les mêmes larmes , confondîmes les mêmes promesses , et éprouvâmes ensemble la première douleur.

Plus tard , il me souvient d'un adieu qui fut vite oublié ; c'était celui d'un adolescent qui allait commencer sa carrière sur un champ de bataille ; il abandonnait pour toujours les courses que nous avions parcourues , les jardins que nous cultivions , les jeux que nous avions créés ; il quitta tout et partit : mais il dut revenir sur ses pas ; il avait oublié son épée auprès de mon chapeau de paille , et son casque était resté au milieu des fleurs dont il m'avait couronnée.

Je ne parlerai point de cet adieu touchant qu'il fallut faire aux lieux de mon enfance : tous n'ont point senti cette puissance de l'habitude qui semble empreindre d'un charme ineffaçable l'arbre que nous voyons , le banc sur lequel nous nous reposons chaque jour. Tous ne sauraient comprendre cette tristesse qui s'empare du cœur en abandonnant les objets mêmes qui causèrent nos souffrances , en nous séparant , pour une dernière fois , des lieux qui furent témoins de nos larmes et confidens de nos douleurs.

Les premiers adieux de Jules étaient si aimables , les seconds si tristes , les troisièmes si tendres ! il ne voulut point en faire de quatrième et resta. Mais ses émotions avaient besoin de regrets ; son imagination demandait des charmes qui appartenissent aux chimères ; la réalité ne pouvait suffire à ses desirs ; son enthousiasme s'évanouit dès qu'il perdit les prestiges créés par l'éloignement ; il cessa d'aimer à plaire , et bientôt je dus regretter ses adieux.

Je soupirai le jour où il fallut dire adieu à ces premières jouissances de la vie ; où je ne trouvai plus d'intérêt à cultiver les fleurs , où la danse cessa d'être un plaisir pour mes sens , où j'entendis les récits de quelques touchans amours , sans qu'ils fissent battre mon cœur.

J'avais un ami... oui, c'est bien là le titre que je donnais à Ernest. J'aimais tant à être à ses côtés ! il me semblait appartenir à ma vie ! Auprès de lui, tout avait du charme, tout prenait un langage, tout était compris, et je croyais que rien ne dût finir : l'avenir s'embellissait de tous les plaisirs du passé ; alors il pensait comme moi. Mais, un jour, une autre passa devant lui ; elle arrêta son regard ; elle détournâ ses accens : c'était pour elle qu'était fait l'avenir..... Je revis encore Ernest ; mais j'avais dû dire adieu à mon ami.

Je murmurai le soir où, revenant d'un bal, je reconnus que les roses avaient fui de mes joues, que l'éclat de la jeunesse avait quitté mon front, que le sourire était devenu languissant sur mes lèvres ; et, déposant la couronne printanière, je dis un adieu éternel à la coquetterie.

Une fois encore je voulus ressaisir le bonheur, me rattacher à la vie : Édouard me parut un nouvel avenir ; il ranima mon cœur, exalta mon imagination, trompa toutes mes douleurs ; ses accens avaient un charme qui effaçait les tristes souvenirs, ses regards une puissance heureuse qui ranimait l'espérance. Plus tard, ses lettres me rendirent toutes ces jouissances si vives et si brûlantes qu'apporte au cœur d'une femme une écriture bien-aimée ! Les attendre c'était mon existence, les recevoir était tout mon bonheur ; mais une fois Édouard cessa de m'écrire... et je dis adieu à toutes les illusions de la vie !

Depuis, que d'adieux se sont succédé tour-à-tour dans mon imagination, dans mon cœur ! J'ai connu l'adieu de la mort, l'adieu de l'inconstance et l'adieu du bonheur. J'ai su dire, avec résignation, adieu à l'espérance ; mais je sens que l'adieu des souvenirs doit être, pour une femme, l'adieu de la vie.

Et cependant c'est ce mot si pénible, dont la mode vient de s'emparer pour créer une de ses plus jolies fantaisies. Le mot *adieu*, formé en petites pierres de différentes nuances, incrustées sur des bagues, des bracelets, des cassolettes, vient le disputer aujourd'hui à celui de *souvenir*, dont tant de charmans bijoux reçurent l'empreinte depuis tant de siècles, et furent témoins de tant de sacrilèges ! Moins de profanations attendent le mot qui le remplace aujourd'hui. L'amour,

l'amitié, oseront l'échanger avec plus de confiance ; car il peut dire beaucoup, et il n'engage à rien.

— A toutes les représentations de l'Opéra, qui sont également suivies, on retrouve la même simplicité, la même uniformité de toilette. Robes blanches, coiffures en cheveux ; sur quelques-unes des rangées de perles ou de chaînes d'or ; sur d'autres des fleurs. On n'aperçoit plus de rubans parmi les coques.

— Les chapeaux formés par des rubans cousus sont toujours très-nombreux. Quelques-uns ont une blonde qui tient lieu du dernier ruban autour de la passe ; elle est soutenue du côté de la tête par un ruban froncé en éventail et arrêté autour de la calotte, et autour de la passe par un ruban replié qui contient une paille soutenue de laiton. Le fond est orné de quelques nœuds très-légers.

— Nous avons vu de fort jolies capotes de crêpe bleu, ornées de nœuds de rubans en gaze blanche et entourées d'un demi-voile de blonde.

— On donne à quelques pailles de riz la forme des chapeaux anglais, on les double en gros de Naples cerise ou vapeur, un large ruban forme un nœud au-dessus de la tête et descend de chaque côté pour former les brides.

— On brode très-richement les *Fiancées* ou colliers que l'on passe sous les chemisettes ou ruches ; indépendamment des pointes, quelques-unes forment des coques qui figurent un nœud.

— On a vu des *Fiancées* en mousseline brodée entourées d'une petite dentelle.

— Les bonnets en points d'Angleterre sont de très-grande mode pour porter chez soi.

— Dans cette saison, les plus jolies chemises de nuit sont en batiste, décolletées, à courtes manches. Le tour de la poitrine orné de broderies et de dentelle, les manches plissées ou ornées de petites broderies en colonne, un poignet riche garni de dentelle.

— Les pélerines en batiste sont, ainsi que nous l'avons déjà dit, plissées de manière à laisser l'intervalle d'un demi-doigt uni entre chaque ligne plissée ; ces lignes sont aussi de la largeur d'un demi-doigt, et forment une rayure fort élégante. C'est ce que l'on appelle *plissé en lignes de musique*.

eut

ga-
ème
ux ;
or ;
les

ou-
ient
nue
ar-
ban
est

leu,
d'un

cha-
e ou
tête

que
nent
urent

rées

ande

sont
poi-
es ou
riche

avons
emi-
aussi
t élé-
ique.





Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.
 Capote de Paille de rix sons de gros de Naples 2 Chapeau de Paille d'Italie 3 Bonnet
 Des magasins de M^{me} Payant rue Montmartre N^o. 167.

Published A. and J. Teller



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2.º près le passage de l'Opéra
 Capote de crêpe. Robe de foulard. Pélerine en tulle brodé. Des magasins
 de M^{me} Papin et Blaiseau rue neuve Des Petits champs N.º 36.



— Les mouchoirs de poche en batiste, dont les coins sont brodés en or, sont de très-grand genre. Les plus élégans ont une guirlande de petits œillets en or qui court au-dessus de l'ourlet.

HISTOIRE D'UN VIEUX FAUTEUIL.

Il y a si long-tems que, pour la première fois, j'ai fait mon entrée dans le monde, qu'il me serait bien difficile d'en fixer l'époque. Tout ce que je puis me rappeler de ma jeunesse, c'est que je fus placé en évidence dans un magasin avec plusieurs de mes confrères. Il faut le dire, nul n'était aussi beau que moi; une forme nouvelle avait été donnée à mes bras et à mes pieds. J'étais revêtu d'une riche étoffe, et des pointes dorées rehaussaient l'éclat de ma parure. Ces avantages me firent espérer que je ne serais pas long-tems sans exciter l'envie de ceux qui me verraient.

En effet, un homme, vêtu d'une riche livrée, et parlant avec beaucoup d'importance, m'acheta, et me fit porter avec soin dans un bel appartement. J'y demeurai plusieurs jours dans une solitude absolue. Mais un matin, le même homme entra suivi de mon premier maître qui plaça une étoffe pareille à ma robe au-dessus d'un lit élégant. Ensuite, avec quelques plumes légères, il enleva délicatement la poussière tombée sur moi; et tous deux se retirèrent après avoir jeté dans l'appartement un coup d'œil satisfait.

Le lendemain soir, des hommes, vêtus d'une livrée semblable à celle que j'avais déjà vue, entrèrent. Aussitôt les bougies étincelèrent, et, peu après, parut une jeune et belle personne. Quelques larmes coulaient doucement sur son joli visage; mais, malgré le chagrin qu'elle semblait éprouver, j'entrevois un sourire doux et fin. Une dame, à l'air grave et imposant, lui adressait des paroles dictées par un tendre intérêt. La jeune fille ne l'écoutait pas, et se prêtait, d'un air distrait, aux soins de deux femmes qui lui enlevaient avec adresse sa brillante parure. Sa robe fut déposée sur moi, et me cacha la suite d'une scène qui promettait d'être intéressante. Je ne pouvais plus distinguer que la porte d'entrée. La dame sortit; un jeune homme entra aussitôt, regarda si tout était fermé. Les bougies s'éteignirent.

Le lendemain, débarrassé de l'obstacle qu'on avait mis à

ma curiosité, je vis ma nouvelle maîtresse : elle me regarda avec bienveillance, admira tout, et en témoigna sa reconnaissance au jeune homme qui avait l'air aussi heureux qu'elle.

Assise négligemment sur moi, elle voyait beaucoup de monde, et son esprit aimable charmait toutes les personnes qui venaient la voir.

Je passai ainsi les premières années de ma vie, content de ma position dans le monde, et respecté de tous ; car jamais autre que ma maîtresse ne se reposait sur moi.

Cependant je vis, à l'altération de ses traits, qu'elle souffrait. Bientôt elle ne sortit plus de son lit, alors on m'emporta dans son boudoir, et, peu de jours après, je revis l'homme qui m'avait acheté. Cette fois il était vêtu de noir, et paraissait fort triste. Il me chargea sur les épaules d'un inconnu. Je traversai ces appartemens où j'avais été si heureux : ils étaient déserts !

On me plaça devant une table couverte de papiers et de registres de toutes grandeurs. Ce fut pour moi un fâcheux pressentiment. Un homme, à l'air soucieux, à la taille épaisse, entra et se jeta sur moi sans daigner me regarder.

Il passait une partie de la journée à feuilleter des livres, à recevoir des échantillons de diverses étoffes ; souvent aussi on lui apportait des sacs de grosse toile, qui paraissaient fort lourds, alors il se frottait les mains d'un air content.

Depuis quelque tems je remarquais en lui une vive inquiétude quand il décachetait ses lettres. Un jour il en reçut une fort grande ; il l'ouvrit avec empressement et tomba aussitôt dans un accès de désespoir effrayant. Il frappait mes bras avec rage, se levait, me renvoyait avec son pied, et me faisait tourner violemment sur moi-même. Heureusement que quelques personnes l'entourèrent et le firent sortir.

On me traîna alors dans une grande salle, et là je fus exposé aux regards de gens de toutes les classes ; je fus mis d'abord à un prix qui choqua étrangement ma fierté ; mais bientôt je vis qu'on reconnaissait mes qualités ; car plus j'étais examiné, plus le prix s'élevait.

Celui auquel j'étais échu me fit transporter dans une enceinte richement décorée. A peine la nuit fut-elle venue qu'on abaissa devant moi un rideau d'une grandeur extraordinaire. Au calme qui avait régné toute la journée, succéda un tumulte

qui me surprit. On faisait mouvoir des machines énormes, on parlait, on criait; c'était une confusion de rangs, d'états, vraiment surprenante. Des hommes aimables, galans, causaient avec des dames qui les écoutaient avec plaisir; mais tout à coup le bruit cessa, les galans propos furent interrompus, une dame vint s'asseoir, le rideau se leva lentement, et aussitôt des applaudissemens se firent entendre de toutes les parties de la salle. La dame, en se levant, parut confuse, et fit une légère inclinaison de tête; mais des hommes placés vis-à-vis exprimèrent de nouveau par des bravos prolongés tout le plaisir qu'ils éprouvaient.

(*La suite au prochain numéro.*)

MELANGES.

— La fête de Tivoli, que S. A. R. MADAME a daigné honorer de sa présence, a été remarquable par le nombre des plaisirs qui se trouvaient réunis dans cet établissement toujours si riche en distractions de tous genres. L'ascension de M. Robertson fils a eu lieu avec un plein succès. L'aéronaute est descendu à la Tremblay. L'aérostat, devenu libre, a été se reposer à Château-Thierry : des paysans ayant détaché la nacelle, le ballon s'est échappé de nouveau et n'a point été retrouvé. Des vers avaient été jetés dans le public à l'occasion de cette ascension; ils étaient destinés à célébrer le plaisir que faisait éprouver la présence de l'auguste princesse. Nous avons remarqué, dans *l'Hommage des deux Voyageurs aériens*, le couplet suivant :

Encourageant par sa présence
Tous les talents et tous les arts,
Caroline ici récompense
Notre zèle par ses regards.
Près d'elle un semblable voyage
N'offre plus rien d'audacieux,
Car il suffit d'un tel suffrage
Pour porter les mortels aux cieux.

— Le dernier tableau du Diorama, qui représente le *Campo Santo*, comme nous l'avons déjà annoncé, soutient dignement la réputation de MM. Bouton et Daguerre. Les éloges déjà mérités par les précédens tableaux doivent encore s'adresser à

celui-ci, et, si nous ne le mettons pas au-dessus, c'est que ces peintres habiles avaient déjà atteint les bornes de l'art, et porté l'illusion à son plus haut degré. L'intérieur de ce monument funéraire, éclairé par le soleil à travers d'élégans vitraux, l'aspect de ces tombes qui renferment d'illustres dépouilles, tout, jusqu'aux traces de dégradation et de vétusté qui se rencontrent sur les murs, transportent le visiteur au milieu de la nature même, et lui procurent à Paris toutes les émotions que pourrait donner la vue du monument lui-même.

— Au moment où notre dernier Numéro exprimait la douleur et la surprise que nous avait fait éprouver l'indigne cabale dirigée contre M^{me} West, justice était déjà faite des misérables salariés qui, sans égard pour une femme que semblait devoir protéger son sexe, son état de souffrance et son titre d'étrangère, avaient dirigé contre elle de lâches et ignobles insultes. A la représentation qui a suivi celle dont nous avons parlé, des jeunes gens, irrités par le retour des mêmes désordres, ont expulsé honteusement ceux qui en étaient les auteurs. Il ne restera de cette triste scène que le souvenir du discours plein de convenance et d'à-propos qu'Abbott a adressé au public français.

— Rossini est parti pour l'Italie, décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur et honoré de l'auguste suffrage du roi, qui a bien voulu accepter la dédicace de sa partition de *Guillaume Tell*.

— Perlet a reparu au Gymnase, et avec lui les pièces dont il avait fait le succès et que son absence avait rendues si pâles, par le souvenir du talent qu'il y avait déployé. Son retour est une bonne fortune pour le Gymnase et pour le public. La plupart des acteurs de ce théâtre sont à Dieppe, où se trouve MADAME; mais Perlet suffit pour rendre leur absence presque inaperçue.

— M. Ducis, directeur privilégié de l'Opéra-Comique, vient de s'associer, pour l'exploitation de cette entreprise, M. de Saint-Georges, jeune écrivain, distingué par ses travaux et ses qualités personnelles.

A ce Numéro est jointe la planche 659.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.